

La fonction du balai

Face à face avec le saule, mon café, mon gâteau chinois sans gluten, un crayon trop dur, un lundi. Je me demande si j'aimerais *La fonction du balai* s'il ne parlait pas d'édition. Tout le reste, amitiés, amour, maison de retraite avec grand-mère-échappée-belle c'est archiconnu et prévisible... Mais pourquoi faut-il que je replonge, maladie, obsession, la gueule si tendre de l'auteur (D.F. Wallace) en 2ème de couverture (Au diable Vauvert éditions) : suicidé alors que son histoire respire l'humeur positive, la buena onda, smooth, aimable. J'avais envoyé l'article à Eric Gilberh qui lui ressemble en lui souhaitant le même avenir. Le succès littéraire, pas le suicide. Mon auteur, qui ne me donne pas de nouvelles, serait un des remarquables de la rentrée 2010. Ah si c'était vrai ! Je te le souhaite Eric... Aie une pensée pour moi le jour où tu décrocheras un gros prix littéraire.

Du crayon trop dur à une main je suis passée à l'écran-clavier (*esclavier* ?) à deux mains. Ce n'est pas la même chose, est-ce que l'on écrit avec les deux hémisphères à la fois ?

Je croyais qu'on ne pouvait pas, que leur fonction était différente, voire antagoniste ? Ce que je dis à mes élèves de l'atelier : tu ne peux pas te lâcher et contrôler en même temps, c'est une chose *après l'autre*. Tu fouilles dans l'immensité de ton imaginaire, tu attrapes le fils rouge et tu tires, et après (seulement) tu affûtes...

Donc je disais que j'aime qu'on me raconte des aventures éditoriales. Et dans le livre de Wallace, un des personnages, éditeur, raconte à sa copine pour lui plaire les histoires qu'il a piochées dans les manuscrits reçus... parce que lui même est incapable de rien, de tout, c'est à dire : *incapable d'inventer*. Curieusement, en ce moment je reçois beaucoup moins de manuscrits à croire que les gens passent leur temps à jouer (des deux mains ?) aux jeux sur internet au lieu d'écrire... J'aurais aimé que les histoires du manuscrit « Dérappages » reçu ce mois-ci finissent *bien*, que le matou roux Marcel retrouve sa vieille *ama* (maîtresse) dans la maison de retraite où elle est enfermée et d'où elle s'échappe pour chercher son compagnon la nuit... Pensez un peu aux succès littéraires, que ce soit Schmidt ou le hérisson (aussi nul), les histoires finissent toujours bien !

Je suis sans doute un peu pessimiste ce matin 2 novembre parce que la tournée chez les libraires de vendredi fut... (suis nulle en adjectifs) et aussi parce que ce n'est pas encore Eric G. qui aura le Goncourt. Et pourtant, paraît que j'ai pas mal d'optimisme dans l'action. A Paris, nous y sommes allées à deux, ma collègue et bras droit Isabelle et moi. Je pensais pouvoir lui apporter quelque chose...

Finalement, c'est elle qui me l'a appris : que je suis insupportable. *Mais tu as vu comment t'es tendue ?* (Non car on ne se voit pas, on ne sait rien de nous mêmes). Dans la librairie en question, rue Saint Maur, j'ai en effet vu rouge, syndrome du *Momiji-en-octobre*... Isabelle a repris alors les choses en main et j'ai fait semblant de m'intéresser aux livres d'architecture qui traînaient dans le sous-sol où on devait nous recevoir... C'est pour des dépôts ?... Euh, non, nous passions vous présenter nos nouveautés, les livres que vous avez déjà pris vous les avez déjà payés donc c'était de l'achat ferme, donc on vient voir si ça marche, si vous les avez vendus, sinon on peut envisager un échange, nous aimons avoir un lien privilégié avec les libraires, on est professionnels... La tête de la libraire (à deux têtes) quand elle a entendu ça. Payés ! Les livres ont été payés ! (comme si on lui arrachait un des quatre bras). Elle(s) pensai(en)t à du dépôt donc elle(s) avai(en)t planqué les livres quelque part et pourtant, mot que je déteste, inexplicablement (tous les adverbes aussi) il s'en était vendu cinq sur neuf. Un genre de miracle pour qui croit au haïku. Moi je ne disais plus rien ; Isabelle, si douce et compréhensive m'a dit en sortant qu'elle comprenait tout, comme une révélation : que lorsque je demandais au libraire s'il aimait la couverture d'un livre c'était comme si je demandais si on aimait la tête de mon enfant pour qu'il fût choisi et sauvé et que je souffrais trop et que ça se voyait. La souffrance ça ne fait pas pro. Et moi qui pensais que ça ne se voyait pas ! Je suis sortie de là un peu honteuse mais aussi un peu reconnaissante, enfin comprise ?

Notre journée de vendeuses s'est poursuivie. A la Fnac des Halles, nous avons entendu (mon bras droit et moi n'en croyions pas nos quatre oreilles) que le livre mis en rayon il y a trois mois venait tout juste d'être retiré car (catalogué, classé, tamponné ?...) *en fin de vie* mais que cela est vraiment incompréhensible parce que E.M. est un poète qui tient très bien son rayon et qu'il ne ferait pas ça à un livre... Mais il est en vacances de Toussaint (il fête les livres morts ?), alors

repassez.

Sur la liste yahoo-fr où je m'épanche/panse, Rob écrit pour me consoler que la patience des livres et celle des éditeurs est *éternelle*. Merci Rob ! Et avec son accent flamant :

fin d'octobre
un libraire sans client
remue les feuilles

Je le crois sur parole : dehors le saule fait pareil.
Mais l'histoire n'est pas finie, *Enfindevie* n'aura pas le dernier mot !
Ce vendredi 30 octobre fut une belle journée car nous avons partagé une soupe au lait de coco chez Lao, rue de Belleville, avec Thierry et Catherine, adorables auteurs et amis, oui.
Et tout le reste ce n'est pas grave.

© isabel Asúnsolo, novembre 2009

Omar « Le Franc »

Trêve de littérature, il faut que j'écrive là-dessus ! J'écarte les papiers pour atteindre les touches de mon clavier (dans clavier il y a vie). Dehors, sur la place de Plouy Saint-Lucien, les enfants comptent jusqu'à trente... Ils jouent à cache-cache, la chance ! Moi je m'occupe de papiers et je compte aussi.

Dans la colonne Recettes j'ai eu la chance ce matin de recevoir le chèque pour mon atelier d'écriture annuel 08-09. J'avais l'impression d'un revenu exceptionnel, j'étais vraiment contente ! Les autres promesses annoncées comme des droits au long de l'année (je pense toujours en année scolaire) ont été refusés : les *zérocharges* pour les Très Petites Entreprises, nouveau programme. Le motif est fou, flou je veux dire. Et voilà qu'un autre courrier arrive qui fait miroiter une éventuelle nouvelle aide en ces temps de grippe... je veux dire crise. Alors je remplis, je photocopie et je poste. Ça ne coûte presque rien ! Ça tient en haleine, donc en vie.

Pour ceux qui travaillent seuls, ils connaissent la terrible paperasse du chef d'entreprise (la TVA...) mais ceux qui emploient quelqu'un et n'ont pas de comptable (on ne peut pas donner 1800 euros par an car c'est *notre* revenu !) ils ont appris à faire les fiches de paye super compliquées, les déclarations trimestriels (Urssaf et Asedic), la déclaration annuelle, la DADS, etc. J'ai essayé de remplir des formulaires en ligne, bien sûr, mais la saisie bloquait à chaque écran ; je remplis donc comme je peux en ajoutant : appelez-moi, aidez-moi ! Je veux rester la tête hors de l'eau. En vie ?

Le plus incroyable ce sont les subventions. C'est Isabelle qui fait les dossiers car elle s'y connaît. De préférence, il faut plusieurs organismes subventionneurs pour aider à la publication d'un livre (Région et Centre National du Livre par exemple), votre projet est donc un peu gonflé, recettes et dépenses équilibrés. Le problème c'est que si un seul des deux accepte de donner la subvention (cela vient de nous arriver)... il faut quand même maintenir l'assiette et donc finalement dépenser *plus* que si on n'avait rien eu. Et le plus drôle est que si jamais (on ne sait jamais) les livres se vendaient bien, et que la ligne « Ventes » dépassait les prévisions dans le budget... il faudrait gonfler

les dépenses pour équilibrer ! Puis-je m'offrir le luxe de recevoir une subvention, voilà la question que je me pose et qui me turlupine alors que l'arrière-saison file...

Pour continuer là-dessus, j'ai suivi les démarches pour que le Centre d'Exportation du Livre Français, qui vient de fermer, me paye sa dette. Et voilà que j'apprends que ma créance de 38,07 euros a été acceptée et que je porte le n° 285 des *créanciers chirographaires*. Je serai donc payée au prorata de ce qui restera *Au-marc-le-franc*... !! Je suis très curieuse pour la suite à cause de cette expression.

Dehors les enfants jouent toujours, mais au lieu de nombres scandés haut et fort, le front contre le tilleul, j'entends une voix de fille qui crie « Arrêêête »... Je réalise que mon dernier a grandi pendant ce temps. Il va avoir onze ans. La vie.

© isabel Asúnsolo, octobre 2009

Limites et lisières

Extraits de mon journal d'août d'éditrice en vacances.

(Finalement, seules m'intéressent les choses que je découvre en les écrivant, c'est pourquoi je ne copie pas les choses telles quelles ; je modifie sans cesse, sans quoi...)

Ces derniers temps, dans les montagnes fraîches des Asturies, j'ai lu les *Carnets de Voyage* de R. Caillié, ses explorations et découvertes dans le nord de l'Afrique au 19^e où il se fait passer pour un musulman en cours de conversion. C'est répétitif, candide, à la limite maso. Je grappille avec une certaine jouissance en espérant qu'il lui arrivera d'autres choses horribles puisque c'est son lot... Je ne pense pas que j'aurais tout publié de ces carnets. Les villages et les descriptions se valent. Bien sûr, je pense aux carnets de marche de Paquita (alias Françoise Jaussaud) bloqués pour cette même raison : que choisir ? Est-ce que cela a un sens de publier des extraits ? Choisis comment et d'après quels critères ? Est-ce qu'il ne faudrait pas publier tout et tant pis si les arrivées, les départs de villages, de ponts, à droite et à gauche, les hésitations se répètent... ? Evidemment j'aurais tendance à ne prendre que des éclats de mica et pas le bloc de granit entier. Mais l'auteur ne reconnaîtrait plus rien, paraît-il, ni dans les saisons ni dans les chemins... L'éditeur a-t-il le droit et jusqu'à quel point de recréer un texte ??

Curieux appartement ici à Madrid. Je parle des livres bien sûr, la seule chose qui m'intéresse dans une maison. D'un côté (mon père) : tomes épais et sombres narrant des conflits de tous poils, portraits de grands hommes, dictateurs la plupart, exploits militaires et traités géopolitiques... De l'autre (ma mère) : livres clairs, itinérances d'aventuriers hommes et femmes qui ont cherché de nouvelles voies, la plupart du temps pacifiques et solitaires, brisant les chaînes diverses et oubliant leur « moi » dans les joies du vagabondage... *Père-plexité* entre ces deux : revers d'une même médaille ? Extrêmes dignes d'une fiction - aucun doute qu'elle naît de la friction !

Le livre de Rosa Montero (*La loca de la casa*, livre sur la création littéraire et ses sources publié par Santillana) est intéressant par moments. Mais son écriture me lasse, sa voix me lasse, à cause des

adjectifs je crois, un peu baroques sur les bords, prévisibles ? Elle va toujours un peu trop loin dans ses phrases, les parachève, m'agace. Comment dit-on *m'agace* en espagnol – ce sentiment trop commun chez moi ?

Une pub contre les mégots allumés passe à la télé. Par la fenêtre (fraîcheur enfin le matin) les arbres, peupliers très denses, dépassent le cinquième étage de ce quartier du barrio del Pilar. Prolifération de masse végétale qui empêche de voir l'immeuble d'en face où habite mon amie d'enfance. Le quartier a changé. Profusion d'Equatoriens. Et le soir, profusion de perroquets clandestins qui jacassent dans ces mêmes arbres... Le sentiment de racisme coexiste avec tout le contraire. Enchantement et agacement jaillissent au même instant, fusionnés. Dans la fiction aussi (supérieure à tout d'après Montero), fascination et agacement s'entremêlent chez moi.

J'ai beaucoup aimé traverser les Barrios de Luna, ces parages hybrides entre Asturies et Castille, frontière entre montagnes verdoyantes et plateau aride. L'exact croisement entre relief et austérité. Fascinante, la queue de la retenue d'eau (*la cola del embalse*) où affleurent les anciens champs de boue claire et les murets qui les délimitaient : ces lisières appelées LINDES. Les arbres qui résistent, troncs noirs et nus qui ont connu inondations et assèchements successifs de la main de Franco sont, d'après mon frère Miguel, le plus résistant que l'on puisse imaginer : imputrescibles, incombustibles... morts et immortels.

Les limites de l'eau (de la vie !) à différents stades forment des strates. Lignes de niveau inversées au pied des peñas, transitions envoûtantes entre ce qui ne se voit pas et ce qui se voit, ce que l'on sait et ce que l'on croit... Un livre qui s'intitulerait *Los Barrios de Luna* (les Quartiers de Lune) serait beau par nature.

© isabel Asúnsolo, fin août 2009

Chère M.

Me voici, encore à Beauvais et sur le point de partir à Madrid.

Nous vaquons, Eric et moi à de multiples tâches : compte-rendu du Festival pour envoyer à la Région, évaluation de haïkus pour 575, factures diverses... Faire des factures n'est pas toujours désagréable – nous avons eu une très belle commande hier du Bleuets de Banon... L'autre bonne nouvelle de la semaine est la chronique de Jérôme Garcin sur *La volière vide* (*On aime beaucoup*) dans le Nouvel Obs de cette semaine !

Nous guettons le camion poubelle puisque nous avons je ne sais combien de kilos de déchets suite à notre grand rangement... Avec tout cela, envie de t'écrire pour que la lettre parte aujourd'hui et, aussi, envie de boire un thé (dans le bol fait par André) mais... qui vois-je sur le thermos ? Une superbe sauterelle verte ! Du coup je laisse mon thé pour plus tard.

Nous partons cet après-midi, affaires pas prêtes : juste le livre que je veux emporter, découverte fulgurante de cette semaine, éblouissement total, à lire à voix haute : Feuilles d'herbe (*Leaves of Grass*) de Walt Whitman. Extraordinaires sa force et sa liberté. Veux-tu croire qu'il écrit (en 1850)

Sortez de votre sombre prison !

Sortez de derrière votre écran !

Il aime la Nature avec fougue mais il aime aussi la foule (de New-York), les hommes et les femmes et... soi-même, son corps en bonne santé ! Je te photocopie ci-joint quelques pages. Bien sûr il faudrait se procurer la version anglaise ou bilingue. Trouvaille à la bibliothèque Argentine de Beauvais où j'ai emprunté aussi le journal de Sylvia Plath, poète américaine (décidément, après J. C. Oates, je suis de l'autre côté de la flaque).

L'autre découverte de cette semaine est *The reader* de B. Schlink (allemand). Je suis allée voir le film : superbe, n'abîme pas le souvenir de la bonne lecture, ne dramatise pas trop. Kate Winslet et R. Fiennes sont bien of course mais la découverte, l'émotion totale pour moi vient du jeune auteur (David Kross) qui joue le liseur jeune. Il n'est pas un acteur confirmé ; trop jeune, il ne contrôle pas tout : sa grâce lui échappe. *Aaahhh...*

Je suis aussi dans l'enchantement des champs de chaume : blés récemment coupés, la bonne odeur dans la nuit :

seule dans mon lit
j'écoute la rumeur croissante
de la moissonneuse

Toi qui es à la Réunion, tu connais ?

Cette semaine aussi, d'autres belles choses : le dîner sur la terrasse des Vents d'Ange de Beauvais avec Isabelle et Lionel, Michelle qui venait de fermer sa boutique de bouquins et son compagnon Etienne. Instants de vie dehors la nuit si rares ici ! Et d'autant plus goûtus. Après, concert en plein air de rock tribal – assourdissant – puis... nous avons dormi à la belle étoile avec A. J'ai aussi revu Jean-Claude... Le haïku l'influence mais je ne suis pas sûre que ce soit dans le bons sens : il destructure les phrases, les syncope... En tout cas il est heureux car il écrit beaucoup. Avant de partir aussi : plaisir de ciseler avec l'auteure les derniers détails de *A l'Etouffée*... Et, j'oubliais, la bonne nouvelle du soutien de la Région Picardie pour *Haïku mon nounours* !

Je me dépêche. Je t'embrasse.
isabel

© isabel Asúnsolo, août 2009

Entre Moi et Moi

Hier soir, à la médiathèque de Mers, j'ai lu Lorca (*verde que te quiero verde*, plaisir physique de la lecture lente...). J'étais contente que Gilbert Desmée réclame mes propres textes pour la *prochaine fois*. Ça me coûte. Est-ce la peur de ne pas être à la (h)auteur ? Modestie (fausse), paresse ? Ou encore orgueil. Celui qui m'a fait jeter mon manuscrit *Un corps en automne* à la mare l'autre soir (à rebaptiser « Un corps à la mare ? »)

(...)

Je m'espionne.

Est-ce que je me soucie tant que ça des autres ? Moi qui lève les bras au ciel quand les autres se montrent égocentriques ; c'est à dire, quand ils ne s'intéressent pas à MOI... Est-ce que je ne suis pas pire ? Je suis consciente que je joue sur plusieurs registres. Je ne demande qu'une salade au restaurant mais je pique à toutes les assiettes voisines. Qui suis-je vraiment ? Parfois émue aux larmes mais m'observant du coin de l'oeil en même temps pour vérifier si la comédie est bien jouée... Là encore : apparences. Dans le fond c'est autre chose (ou la même ?) à la façon des poupées gigognes.

Hier aussi, je suis allée conduire Irène à l'oral du bac à Clermont. Nous avons revu le pantoum (*Harmonie du soir*) de Baudelaire. Le dernier vers : « Ton souvenir en moi, luit... » Le seul moment du poème où la première personne affleure, brutalement, lumineusement. Et ta prof ne t'en a pas parlé ? J'explique à Irène que (seuls ?) les grands artistes emploient la première personne. Comme M. Jackson mort hier : ses chansons presque toutes disent « Je ».

À la médiathèque de Mers les Bains, Jean-Pierre Cannet a lu ses « portraits à la boue ». Textes liturgiques. On est envoûté comme à la messe. Cependant il n'emploie pas *Je* mais *Tu*. Pourrais-je passer le *Je* d'*Un corps en automne* à *Tu* ?

T'écarteler éolienne, T'improviser aérienne... Mais que deviendrait le *Tout ça par amour pour TOI* ?

Le soleil se lève, il va faire beau à Mers. Hier soir, après les lectures, délice de rentrer dans la mer à marée basse au soleil couchant-couché. J'aime par dessus tout les mers plein ouest. Il y avait quelques

pêcheurs au bord, pour le décor. Et presque à chaque pas, des petites soles sous mon pied. Très vives et musclées. Je les coinçais entre le pouce et l'index pour les regarder puis les lâchais...

Je pense au texte de Thierry (tiré de *la Volière vide*) :

 pieds nus sur le sable
 plus de semelle entre
 moi et moi

C'est exactement ce que j'ai ressenti là. Les petits poissons sous la plante me donnaient une impression de reconnaissance. Presque renaissance. Délicieuse dissolution : moi se confond avec le monde. Apaisement. Soulagement ! Mon Moi si présent se dissipe comme les nuages brassés par l'éolienne...

© isabel Asúnsolo, juillet 2009

Parlez moi d'Haïkus...

H.B. m'appelle pour me parler du Zen et du Haïku, ce dernier étant, d'après lui, l'instrument du premier. Certains textes de *la Volière vide* lui semblent vraiment vides car trop pleins. Je lui avais prédit quelques surprises à la lecture. *Où on va, où on va ?* s'exclame-t-il. *Il faudrait élaguer encore. Et surtout, que l'auteur s'efface derrière son texte !...* Je comprends son idée mais le Haïku n'est-il pas aussi une forme littéraire ? Il y a mille façons de dire une même image (et des images, il n'y en a pas des millions, si ?) On a le devoir d'explorer. Il est surpris que je ne sois pas vexée par ses remarques. Comme si je pouvais ne pas accepter le cadeau, trop rare, d'une appréciation justifiée et bienveillante.

Puis le célèbre auteur me parle de ses éditeurs et me demande de combien de points d'office nous disposons. (Je ne peux m'empêcher de penser que toutes les phrases qui commencent par *Combien* sont définitivement vilaines...) Face à nos cinquante librairies, savez-vous combien en a Calman-Lévy par exemple ? Je lui dis que tout est très bien comme ça. Puis il me parle de son plus gros succès :

long coup de fil
Quatre-cent-mille exemplaires
que la pluie est fine !

Tout à l'heure, c'est la Table ronde qui appelle (depuis que j'ai écrit "On a tous un ami éditeur", tout le monde dit me connaître !...) Ils voudraient qu'on présente au Festival les haïkus de R. Wright. Trop tard pour cette année mais l'an prochain, ils pourraient peut-être envoyer un auteur sur le thème du voyage ? J'aime bien l'univers de Wright même si je ne suis pas bien son attachement au 575.

Rencontre chaleureuse à Paris à la librairie Le Divan avec Pascale Senk et Vincent Brochard, auteurs de *l'Art du Haïku* (Belfond). J'ai enfin rencontré Pascale Senk avec qui j'avais échangé autour de *Je marche seule* et de *l'escapisme...*

Pour revenir à notre poème préféré, le débat sur l'ego, la place du moi dans le haïku ne me fait *ni fu ni fa*.

Nous aurions deux tendances aujourd'hui : la tendance zen qui prône le minimalisme et qui voit dans le haïku un véhicule de la

philosophie bouddhiste et celle, à l'opposé ? qui revendique le Haïku comme forme littéraire, terrain d'expérimentation et d'expressions multiples. Comme toujours, il y a de l'intéressant dans les deux et les courants qui se reconnaissent et s'assemblent ne m'attirent pas.

Ce qui m'importe : l'émotion que dégage le poème. Et la force du haïku qui réside dans le « moins c'est plus ». J'ai beaucoup appris à son école.

J'apprends la mort de Jean Féron, auteur actif du monde du haïku...

Je l'ai rencontré une fois en 2005, il symbolise pour moi une étape. Je n'oublierai pas sa gentillesse et lui dédie ce texte qu'il avait aimé :

à droite puis à gauche -
puis au milieu de la route...
l'écureuil

© isabel Asúnsolo, juin 2009

On a tous un ami éditeur

Allez je vous dis tout sans haïku ni rancune, en finissant mon yaourt sur la table de la cuisine, ma feuille posée sur le Matricule des Anges, ouvert page 37 (d'un vieux numéro, c'est encore mieux) juste au-dessous d'un article intitulé « Seul au-dessous de zéro » (Il faudra que je le lise, encore un projet). Et, sous le magazine: de la confiture de figues qui fera tache, accrochera les numéros ensemble. Je le sens déjà... Le petit bruit en les détachant me rappellera aujourd'hui, le moment où je vous écris. Et je penserai : tu te souviens le jour où, aaah, tu étais loin d'imaginer, accoudée à la table, ce jour de mai, tu portais un pull pamplemousse, tu étais bien plus jeune que tu ne pensais, etc. C'est à chaque fois comme ça. Souviens-toi que tu te souviendras. Ou alors ne te souviens pas, oublie. Pourquoi word complète le mot *souviens* en *souffrance* et *pas* en *passionnés*, je vous le demande.

Quoi dire ? que ça va mal, que les libraires...

que notre distributeur la GL ferme, quelques mois seulement après le Centre pour l'Exportation du Livre Français (CELF) ? que des colis se perdent, que le programme *zerocharges* si aimablement proposé par l'Etat pour les TPE (Toutes Petites Entreprises, excusez les sigles, dont je suis) ne s'applique pas pour nous, je me disais bien, on y a cru juste un peu, ça nous a occupés, les rendez-vous au Pôle Emploi et les papiers à remplir. Mais je ne peux pas me plaindre : essayez d'avoir un rendez-vous rapidement avec un conseiller si vous êtes Rechercheur d'emploi. Dites Employeur et ça ira mieux.

Plutôt regarder par la fenêtre, seul recours possible ce dix-huit mai deux mille neuf. Tiens, c'est bientôt la moitié de l'année et je me rappelle qu'on m'avait prédit de belles choses pour cette date. Il y avait une voyante à la télé (en Espagne) qui manquait d'appels et ma mère, qui ne fait pas que de la montagne, a composé le numéro de l'émission pour qu'elle ne perde pas le flux. Grâce à ma mère, donc, la voyante de la télé a réussi à garder le fil paramental propice et, sans rien savoir de moi, elle a fait des pronostics très positifs pour la fille de ma mère, c'est à dire pour moi et mon entreprise éditoriale. On n'avait jamais été aussi loin par amour pour moi.

Hier soir mes enfants m'ont redemandé pourquoi je faisais ce métier puisque je ne gagnais rien. Si Isabelle (notre chargée de diffusion et bras droit) se paye avec ses ventes alors toi quoi. Mais tu n'aimerais pas que je redevienne prof, j'ai crié. Et je me suis remise à ma nouvelle *Quilt*, une commande j'étais contente ; ça ne coûte rien d'écrire et on peut toujours rêver mais ce matin j'apprends que non, que le Courrier Picard ne reconduirait pas l'expérience de la francophonie. Que je ne serais pas publiée (avez vous remarqué qu'un trait minime, une petite queue de rien du tout distingue *publiée* de *oubliée* ?) Dommage. Que feriez-vous vous ? On a tous un ami éditeur. Le pauvre. Si jamais il publiait mes textes on crierait au copinage et en plus ce serait vrai, alors...

Mais revenons à nous. La mare a bien changé. La vieille paillasse de roseaux brûlés par l'hiver s'est transformée (*transfigurée* ?) en une masse verte et verticale. Les deux tortues sont sorties, bonnes filles, alors que la température n'atteint pas les degrés requis. Les poules d'eau ne sont pas revenues nicher ce printemps et le canard est mort, le cou collé à la glace, tordu dans le mauvais sens [1] à deux pas du quignon. C'est triste mais. Trois iris jaunes se sont ouverts hier sous la pluie, hé oui. Et surtout, j'oubliais : l'olivier de Picardie qu'on croyait mort vient de montrer (deux bourgeons cendrés) qu'un de ses troncs est bien vivant. Celui qu'on voulait raser.

[1] *Descoyuntado* en espagnol

© isabel Asúnsolo, mai 2009

Into the Volière

Je me réveille en pensant au film *Into the wild*, vu hier soir au studio Galande. L'impression qu'il raconte notre histoire à tous, l'errance jusqu'à l'inévitable solitude finale. Je trouve aussi un parallèle entre le vagabondage du protagoniste — "Supertramp" — , et mon métier d'éditrice. Moi non plus je ne sais pas où je vais, ni même où je veux aller. (Et si je le savais, je me rebifferais, je rebrousserais chemin !). J'avance de livre en livre comme la marcheuse de *Je marche seule* de cabane en cabane. Quelqu'un avait dit que le film était long et triste. Or il n'y a pas une seconde de trop, j'ai tout aimé et la fin ne m'a pas semblé dure... Au contraire, le film est gai : c'est la jeunesse du protagoniste qui l'emporte et nous emporte. Je pensais que le film ne montrerait qu'une trajectoire dans la nature sauvage mais il y a toute la vie antérieure de Supertramp, les années d'errance, quand il pagaye dans les rapides, ses rencontres et les moments partagés, souvent heureux, avec les hippies... C'est Eric (mon compagnon haïkiste) parcourant le Canada en stop, c'est moi il y a vingt ans conduisant des engins agricoles, les camions de betteraves aux Etats-Unis, c'est nous au nord du Mexique au début des années quatre vingt dix et c'est Paquita (mon auteur *phare-et-mère*) allumant un feu le soir dans une nouvelle cabane.

Je pense au deuxième livre de Paquita, à sa structure que nous peinons à trouver, s'échappant comme un sommet toujours plus éloigné. *Into the wild* est structuré symboliquement autour des étapes de la vie : Enfance, Jeunesse, Sagesse... mais les étapes du voyage, la succession des lieux, les rencontres du protagoniste n'ont pas de suite logique. Les lieux finalement importent peu. On peut très bien être dans les Alpujarras de Granada un jour et dans les montagnes asturiennes le lendemain. Seul compte le chemin (ou son absence), le pas après pas, le voyage. Pourvu que cette suite en apparence désordonnée, comme dans la vie, comme dans les souvenirs (est-ce que ce ne sont pas ces derniers qui l'emportent, qui importent vraiment ?) aboutisse quelque part. Dans une dernière cabane ou dans un lit d'hôpital. *Into the wild* c'est *Into the World* et *Into life*...

Aussi : parallèle entre Supertramp et Vincent Delfosse (auteur avec Thierry Cazals de *la Volière vide*, le dernier livre paru aux Editions

L'iroli...). Tous les deux étaient jeunes, diplômés, doués, tous les deux avaient rompu avec leurs familles, rejetant l'idée de carrière et la société de consommation. Les deux ont vécu seuls leurs derniers instants dans un genre de bus/caravane... lisant de la poésie, prenant des notes en essayant de trouver leur voie propre. Même si Vincent est mort au bord d'une autoroute au lieu de la nature sauvage, c'est la même histoire. Et ce texte de lui que je ne comprenais pas, me paraît limpide aujourd'hui :

Au fond du bol
les dernières nouilles
sont les plus dangereuses !

© isabel Asúnsolo, avril 2009

Ô Manuscrits !

Longtemps je me suis obligée à écrire des réponses-type, une phrase laconique, sans adverbe en *ment* : « Les Éditions L'iroli ne retiennent pas votre manuscrit pour publication. » Le *malheureusement* eût été de trop. Un de mes auteurs dit que des explications c'est pire. S'il y a quelque chose à dire... cela prendrait trop de temps, motiverait la discussion qui n'irait nulle part. En dire peu cela frustrerait, évidemment. Alors il me dit Fais comme moi, dis « *C'est bon* »... C'est bon veut dire ce n'est pas bon du tout ! A l'oral ça marche mais allez donc l'écrire. Quand il me faudra répondre à ce manuscrit où une femme raconte la mort de ses deux enfants uniques, noyés, qu'est-ce que je lui écrirai ? Que ce n'est pas assez écrit, que l'émotion *racontée* ne suffit pas, qu'elle ne va pas au-delà de sa souffrance ? Est-ce que je sais seulement ce que je veux ?

J'ai moi-même envoyé des manuscrits dans le temps. Une fois j'ai reçu une réponse personnalisée du Dilettante, j'avoue mon admiration. Si, dans mon cas, la réponse type a marché longtemps... maintenant c'est selon. Maintenant c'est toujours hybride, incapable et malade que je suis de faire deux fois pareil : lettre type à l'ordinateur avec un grand espace en bas pour compléter à la main, avec ou non ma plume préférée, lettre type sans ma patte ou juste celle du chat, lettre jointe à un mail désespérant (« vous trouverez ci-joint notre réponse... » j'imagine le froid !), message directement inclus dans le mail ou lettre cent pour cent écrite à la main comme cela vient de m'arriver pour les poèmes agricoles de V.D. que j'aime beaucoup mais que je ne publierai pas. Je me mets à chaque fois à la place de l'auteur qui a attendu si longtemps, lui, la réponse. Parfois six mois, *mea culpa* !

Il m'arrive d'aimer parler au téléphone. C'est si rare un auteur qui appelle que cela ne me dérange pas, jamais. Au pire je vais me précipiter sur son manuscrit pour le (re)lire. Car souvent je lis dès que je reçois, selon l'envie, parfois il y en a qui dépassent tous ceux de la pile, qui s'inverse, s'il pleut, s'il n'y avait rien d'autre au courrier... Parfois... C'était un samedi, en février, j'étais d'une horrible humeur parce que ça fait des mois que j'aimerais aller au marché le samedi matin avec un panier (comme les femmes que je vois dans la rue) et

que je n'y arrive pas parce que tous les samedis il y a des factures à faire, des colis... et non seulement maussade, j'étais carrément malade, lisant au lit et pas pour le plaisir... lorsque le facteur en a apporté un, manuscrit, que j'ai lu et qui m'a guérie. Cela faisait trop longtemps !

Mon auteur qui dit *C'est bon* m'a envoyé un autre manuscrit. Je dois lui donner mon avis, qui n'est pas *Si bon*. Pourquoi ? Trop d'adjectifs, trop de passé simple, trop *d'indicible* et pas assez de fil conducteur ? Parce que l'amour dont il parle est désespérément triste, parce qu'il n'y a plus la joie insouciante et vibrante de son premier manuscrit... Pour le lui dire, je vais l'appeler.

© isabel Asúnsolo, mars 2009

Les chatons s'allument

Discussion sur la liste (haiku-fr) autour du terme *vivide*. Ses origines latines, sa présence en anglais et espagnol (*vívido/a*)... Le Haïku est-il *vivide* ? Dans *vivide*, le *vide* et le *vif* se côtoient. Je pense au conte japonais (offert par Monique) et à la phrase : « le bol est utile parce qu'il est vide »... Et surtout, je pense à notre *Volière vide*, à l'aventure qui nous attend Thierry, Vincent et moi. Est-ce que j'ai écrit que le couvre-théière du jour de notre rendez-vous à Beauvais ressemblait à une volière avec son ouverture pour le bec (verseur) et une boule dorée au sommet ? Et le dossier « *Volière vide* » sur mon Mac qui était soudain *vide*... comme un sourire de Vincent. Et ses lettres signées d'un V entouré d'un cercle ouvert qui ressemble étrangement à la calligraphie d'Erlina pour la couverture... Coïncidences encore. Terrible le texte qui finit la lettre de Vincent, écrite à l'encre de pensée :

Le chat noir est mort
pas de neige non plus
cette année

J'imagine Vincent seul, dans son camion au bord de l'autoroute, son chat pour seule compagnie...

Je viens de rappeler Felipe de Cañedo et il m'a annoncé la mort de Tonia (il y a plus d'un mois déjà, le 9 décembre) des suites de son cancer. Je crois bien que la Panadera est morte à la même date. Peu à peu la volière se vide. Plus que jamais la vie semble moins longue qu'un *inspir*... La vivre à très petites goulées.

Le rayonnement d'Erlina. Isabelle, la bibliothécaire de Clermont de l'Oise, dit que lorsqu'elle rentre dans la bibliothèque tous ressentent l'effet d'un périmètre de lumière. Isabelle veut qu'Erlina et moi animions un stage de *kamishi*... (j'ai oublié, depuis je me suis renseignée sur le *kamishibai*).

Le matin je m'étais perdue sur les routes de l'Oise sous la pluie torrentielle. Le libraire de Liancourt, monsieur L. m'avait impressionnée. Il voulait un « Haïku sur le coup » mais ce n'est qu'après, en passant dans un sous-bois près de Verderonne :

Liancourt en janvier
sortant de chez le libraire
chatons allumés

J'ai été impressionnée par cette faible mais saisissante première lumière qui annonce le début d'autre chose. Je crois que la Chandeleur approche.

Chaque rencontre en ce moment est un événement. Ce matin c'était Monsieur L, j'ai vu une lueur chez lui et la vraie timidité de ceux qui aiment les livres. Le détour par Liancourt valait infiniment la peine. Puis j'ai rencontré Isabelle, bibliothécaire pro, toujours dedans, même que c'en est trop, dit-elle. Pourtant combien elle est nécessaire, indispensable ! Ces contacts d'aujourd'hui (remercier Erlina pour son repas) étaient impensables au téléphone. Il y a un moment où plonger dans les yeux devient essentiel. C'est là exactement que le temps s'arrête et se dilate : dans les yeux de l'autre. C'était beaucoup pour une journée : le libraire, la bibliothécaire, Erlina revue belle comme jamais. Mais aussi Jean Nicolas, voisin de Jean-Claude à la maison de convalescence. Il était couché tout habillé sur son lit, maigre et barbu. Quelque chose dans les yeux des gens en ce moment est devenu plus intense. Comme si les regards me touchaient très au fond. Et j'avais l'impression d'avoir connu cet homme qui se reposait là, avec ses revues d'Histoire et ses programmations magico-ésotériques pour gagner au loto. (Au Scrabble, dit Jean-Claude, il passe une heure à chercher le mot le plus long...).

J'ai revu Anna ! Encore bien maigre de sa grossesse récente. Elle me montre l'écographie où le bébé se *asoma* en saluant comme pour dire bonjour. Elle va quitter Beauvais aussi, comme Claire, comme Roger... Les gens pleins de vie partent. Raison de plus pour rester. Cette journée que je viens de passer ressemble à une rivière d'or.

© isabel Asúnsolo, février 2009